MAIS DÉLIVRE-NOUS DU MAL

...

Traité de démonologie biblique

Alain Nisus

LA MAISON DE LA BIBLE

Alain Nisus

Mais délivre-nous du mal…

Traité de démonologie biblique

LA MAISON DE LA BIBLE

Mais délivre-nous du mal…
© et édition (française): La Maison de la Bible, 2016
Chemin de Praz-Roussy 4bis
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse
Tous droits réservés.
E-mail: info@bible.ch
Internet: http://www.maisonbible.net

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21 © 2007 Société Biblique de Genève
http://www.universdelabible.net

ISBN édition imprimée 978-2-8260-3563-3
ISBN format epub 978-2-8260-0355-7
ISBN format pdf 978-2-8260-9654-2

Table des matières

Préambule 7
Avant-propos 9
Introduction 11
1. Premier écueil 13
2. Deuxième écueil 25
3. Ecriture et expérience 29

Première partie.
La démonologie de l'Ancien Testament 35
4. Les démons dans l'environnement d'Israël 37
5. La discrétion de l'Ancien Testament 39
6. L'activité des démons dans l'Ancien Testament 61
7. La figure de Satan dans l'Ancien Testament 71
8. Synthèse de l'enseignement de l'Ancien Testament 79
9. Les développements du judaïsme intertestamentaire 89

Deuxième partie.
La démonologie du Nouveau Testament 93
10. Le Nouveau Testament, prolixe et sobre à la fois 95
11. La figure de Satan dans le Nouveau Testament 107
12. Synthèse de l'enseignement du Nouveau Testament 119

Troisième partie.
La «possession démoniaque» 125
13. Le phénomène de démonisation 127
14. Quelques réflexions théologiques 155
15. Comment poser un diagnostic de démonisation? 163
16. La démonisation d'un chrétien: possible ou impossible? 177

Quatrième partie.
Le combat spirituel 195
17. La victoire du Christ sur Satan et ses anges 197
18. Le combat des chrétiens contre les puissances 205
19. La guerre aux «esprits territoriaux» 213
20. Conclusion 225

Annexes 227
Bibliographie 228
Index des références bibliques 231
A découvrir aussi 238

Avant-propos

J'ai longuement hésité à écrire ce livre. En effet, n'étant pas un praticien de la délivrance, je crains d'être d'emblée disqualifié par une partie du lectorat: «Il n'a pas idée de ce dont il parle!» Je me suis néanmoins senti «poussé» à entreprendre ce travail autour du diable et des démons pour au moins deux raisons.

La première, c'est que cette question intéresse les croyants. En tant que serviteurs doctrinaux du peuple de Dieu, les théologiens ne peuvent pas se désintéresser des questions qui préoccupent les chrétiens. J'ai par conséquent fait l'effort d'étudier la question afin d'apporter, si possible, quelque lumière dans ce domaine.

La seconde raison, c'est que la lecture de nombreux ouvrages consacrés à la démonologie, au «ministère de délivrance», à l'exorcisme, etc. m'a souvent laissé insatisfait. Soit parce que les auteurs, davantage des «praticiens» que des théologiens, s'appuient essentiellement sur leur expérience en la matière et n'en vérifient pas suffisamment le bien-fondé biblique, soit parce qu'une seconde catégorie d'auteurs, des exégètes de métier, produisent des ouvrages de belle qualité mais qui découragent, de par leur technicité, le lecteur non spécialiste.

J'ai donc voulu essayer de faire le pont entre ces deux types de littérature en fournissant au lecteur une information que j'espère sérieuse tout en restant accessible. Ainsi, on trouvera dans cet ouvrage un parcours à travers l'enseignement biblique relatif au diable et aux démons, agrémenté de quelques réflexions plus théologiques ainsi que de conseils pratiques. Je n'ai pas voulu me restreindre aux questions de la «possession démoniaque» (que je préfère appeler «démonisation») et de l'exorcisme, même si j'y consacre de nombreuses pages.

J'ai choisi de progresser lentement, en étudiant patiemment les textes bibliques, d'abord la contribution du premier Testament, avant de passer au Nouveau Testament, afin que le lecteur ait une vue d'ensemble de la question. Je n'ai pas pu étudier tous les passages qui abordent le sujet, mais j'ai sélectionné ceux qui me semblent les plus importants.

Mon souhait, c'est que cet ouvrage soit accessible à tous. C'est pourquoi j'ai inséré des encarts un peu plus techniques que le lecteur pressé pourra sauter dans une première lecture, quitte à y revenir plus tard.

Je remercie tous ceux qui m'ont encouragé dans ce travail: d'abord mes étudiants de la Faculté libre de théologie évangélique (à Vaux-sur-Seine) ainsi que ceux de l'Institut biblique de Nogent. Leur intérêt et leurs nombreuses questions m'ont conduit à approfondir bien des points. Je remercie aussi mes collègues, le professeur Robin Reeve de l'Institut biblique Emmaüs (en Suisse), ainsi que le pasteur Laurent Clémenceau, très bons connaisseurs de la littérature entourant cette problématique. Leurs nombreuses suggestions concernant la forme et le fond m'ont beaucoup stimulé et enrichi. Ma reconnaissance va également à mon collègue Matthieu Richelle pour ses nombreuses indications bibliographiques ainsi qu'à Henri Blocher dont l'enseignement sur la question m'a beaucoup inspiré.

Introduction

Comment aborder la question?

Dans la prière qu'il a apprise à ses disciples, le «Notre Père» ou «la prière des fils et des filles», Jésus invite ses disciples à adresser au Père céleste une requête particulière: «Ne nous expose pas à la tentation, mais délivre-nous du mal» (Matthieu 6.13). Bien sûr, ce n'est pas la seule requête du «Notre Père»: il encourage à d'abord se tourner vers Dieu, en priant pour la sanctification de son nom, la venue de son règne, la réalisation de sa volonté. Ensuite, les disciples peuvent adresser des requêtes plus précises concernant leur quotidien, pour la nourriture et le pardon des fautes en particulier. Suit alors cette demande de délivrance: le croyant connaissant sa vulnérabilité prie afin d'être délivré de la tyrannie du mal.

Dans cette prière, Jésus reconnaît l'existence d'une puissance hostile à Dieu qui s'en prend particulièrement aux humains. Matthieu l'appelle «le mauvais» (*ho ponèros*). Ce *ponèros* peut désigner un homme méchant (Matthieu 5.39; 22.10, etc.) ou ce qui est mauvais, méchant (c'est-à-dire dans un sens impersonnel «le mal») ou encore le diable (Matthieu 5.37; 13.19, 38). On peut hésiter entre la traduction «le mal» et «le Malin». En tout cas, le mal est mis en lien avec une puissance malveillante, que l'Ecriture nous aide à identifier comme le diable, Satan.

Dans la préface de son livre intitulé *Tactique du diable*, C. S. Lewis écrivait:

> Au sujet du diable et des démons, les hommes peuvent commettre deux erreurs. Elles sont diamétralement opposées mais aussi graves l'une que l'autre. L'une consiste à nier leur existence, l'autre à y croire mais à leur porter un intérêt excessif et malsain. Les hommes s'estiment heureux de l'une comme de l'autre.[1]

On ne peut qu'admirer la perspicacité et la sagesse de tels propos. C. S. Lewis signale bien les écueils liés à un tel sujet. Développons quelque peu.

1 C. S. Lewis, *Tactique du diable. Lettre d'un vétéran de la tentation à un novice*, Bâle, EBV, Brunnen, 1982 (Original: *Screwtape letters*, 1942).

1. Premier écueil

Nier la réalité du diable ou n'y voir que des symboles

La pensée occidentale

Dans la pensée occidentale moderne, la notion de diable et de démons est perçue comme un résidu d'une pensée mythologique ou superstitieuse. On concède que la croyance aux démons – c'est-à-dire des entités spirituelles mauvaises agissant dans le monde des hommes – était (et reste) assez répandue dans de nombreuses cultures, mais on estime qu'avec les progrès de la science elle devrait progressivement disparaître.

Selon les «modernes», pétris d'une pensée positiviste ou scientiste, les hommes d'autrefois faisaient appel à ces êtres pour expliquer des phénomènes qu'ils ne comprenaient pas: des phénomènes naturels (éclairs, tremblements de terre, éruptions volcaniques, etc.) qu'il est possible maintenant d'expliquer par des lois naturelles, ou encore des maladies psychiques, voire neurologiques, que la psychologie ou la psychiatrie peuvent aujourd'hui traiter (psychoses, hallucinations, désordres hystériques, etc.). Le démon peut être compris comme le produit subjectif de la psychologie humaine ou de l'imaginaire individuel ou social.

Les tenants d'une telle opinion considèrent que les auteurs bibliques ne font pas exception: en tant qu'hommes de leur temps, ils ont eu recours aux démons, qui appartenaient au «croyable disponible» de leur époque, afin de désigner maladroitement les causes cachées ou inconnues de faits frappants ou bizarres.

Ce scepticisme envers le surnaturel se manifeste chez des personnes marquées par une vision du monde matérialiste, naturaliste ou scientiste, mais aussi chez certains croyants, de manière plus ou moins subtile. En effet, bien que traditionnelle dans la théologie chrétienne, la doctrine des démons paraît gênante à un grand nombre de chrétiens. Ce sujet est souvent minimisé ou passé sous silence; très peu de théologiens de renom s'y sont intéressés.

Des théologiens contemporains se montrent, par certains aspects, plus rationalistes que les rationalistes athées ou plus séculiers que beaucoup de sécularistes. Comme l'a signalé Lesslie Newbigin (1966), les missions chrétiennes occidentales ont été l'un des agents principaux de l'expansion d'une vision sécularisté du monde[1].

Le libéralisme théologique

Le libéralisme théologique, de facture rationaliste, a évacué la démonologie traditionnelle et biblique. Déjà Friedrich Schleiermacher, premier grand dogmaticien du libéralisme théologique au début du 19e siècle, excluait un diable et des démons personnels[2].

Emil Brunner, qui du point de vue théologique n'appartient pourtant pas au libéralisme le plus extrême, écrivait: «Il est vrai que pour le biblicisme orthodoxe, il n'y là [*sic*] aucun problème particulier. Du moment que la Bible parle des anges et du diable, nous devons, conformément à la Bible, faire de même. Nous ne saurions nous conformer

1 Cité par Paul G. Hiebert, «The Flaw of the Excluded Middle», *Missiology: An International Review, Vol. X, N° 1*, 1982, p. 44.

2 F. Schleiermacher, *Glaubenslehre*, XLII.

à ce mot d'ordre.»[1] Il exprime clairement le présupposé qui l'anime et qui le conduit à émettre une pareille affirmation: «Ce ne sont pas les déclarations de l'Ecriture en elles-mêmes qui, à nos yeux, constituent l'autorité décisive, mais leur rapport au centre de toute foi chrétienne, c'est-à-dire la volonté de Dieu reconnue en Jésus-Christ.»[2]

Pour des raisons qu'il pensait apologétiques, le théologien luthérien allemand Rudolf Bultmann a lancé un vaste projet de démythologisation: il s'est attaqué notamment à la croyance en un monde d'esprits invisibles interférant avec les décisions humaines. «On ne peut pas utiliser la lumière électrique et un appareil de radio, recourir en cas de maladie à des moyens médicaux et cliniques modernes, tout en croyant au monde des esprits et des miracles que nous dépeint le Nouveau Testament.»[3] Il considérait que l'homme occidental moderne ne peut plus croire à ces choses et qu'elles pourraient même constituer un obstacle dans son cheminement vers la foi chrétienne. En outre, cette croyance ne constituait pas, à ses yeux, le cœur de l'Evangile. Ou, plus précisément, ce langage n'était qu'un habillage mythique auquel les auteurs bibliques avaient eu recours mais dont on pouvait se passer complètement sans aucune perte pour le «kérygme», c'est-à-dire le message essentiel, le noyau de l'Evangile.

La dépersonnalisation

D'autres croyants adoptent une stratégie visant à dépersonnaliser le diable: ils y voient une métaphore. Ils l'identifient au Mal, c'est-à-dire aux forces mauvaises, aux tendances perverses de la nature humaine déchue. Une certaine existence lui est reconnue, mais

1 E. Brunner, *La doctrine chrétienne de la Création et de la rédemption*, Dogmatique t. II, Genève, Labor et Fides, 1965, p. 153.

2 *Ibid.*

3 R. Bultmann, *L'interprétation du Nouveau Testament*, Paris, Aubier-Montaigne, 1955, p. 53.

détachée de tout être personnel subsistant, de tout suppôt réel. Le diable est ainsi compris comme une personnification symbolique du mal diffus en ce monde. Finalement, Satan n'est pas quelqu'un mais quelque chose. Il est une figure des possibilités-limites de l'homme comme créature libre et faillible. Le démon est le symbole du mal dans son extrême, que les humains n'arrivent pas à commettre le plus souvent, mais à partir duquel ils peuvent comprendre le mal plus mélangé ou atténué qu'ils commettent. Walker Wink, auteur d'une trilogie sur les «puissances»[1], considère par exemple que Satan est «le symbole d'une société qui poursuit de manière idolâtre ses propres progrès comme le bien le plus élevé»[2].

Le démon est ainsi symbole de la révolte, de l'orgueil, de la malignité dans sa «pureté», dans son «absoluité», alors que nous n'éprouvons «que» des *tendances* malignes en nous-mêmes. Si une *certaine* réalité correspond, ce n'est pas celle d'un être distinct, qui aurait une existence réelle, indépendante de nous; Satan est une représentation qui aide à exprimer l'expérience du mal dans sa virulence et sa profondeur.

La réaction barthienne

La position qui nie l'existence réelle du diable et des démons est, nous l'avons vu, fortement implantée chez de nombreux croyants. Karl Barth, l'un des plus grands théologiens protestants du siècle dernier, qui appartenait au courant dit de la «néo-orthodoxie», a réagi[3] en proposant une thèse qui voulait prendre au sérieux la réalité démoniaque contre le scepticisme rationaliste, sans toutefois revenir à l'orthodoxie

1 W. Wink, *Naming the Powers*. *The Language of Power in the New Testament*, Philadelphie, Fortress, 1984; *Unmasking the Powers. The Invisible Forces That Determine Human Existence*, Philadelphie, Fortress, 1986; *Engaging the Powers. Discernment and Resistance in a World of Domination*, Minneapolis, Fortress, 1992.

2 W. Wink, *Unmasking the Powers*, p. 24.

3 Cf. K. Barth, *Dogmatique*, trad. Fernand RYSER III, 3**, Genève, Labor et Fides, 1963.

traditionnelle. Elle peut se résumer comme suit: les démons sont réels, redoutables, il faut les combattre mais ils n'existent que comme forme dynamique du néant; ils existent «improprement»[1]. On peut leur attribuer une sorte de réalité, dans la mesure où le néant dont ils sont les expressions est une puissance de négation, non créée, mais qui surgit avec la création comme sa contrepartie. En effet, selon le théologien suisse, en créant, Dieu dit «oui» à la créature. Ce faisant, il dit «non» à ce qui n'est pas sa créature. En lui disant «non», Dieu le fait surgir. Une réalité se trouve alors associée à la création, faisant porter sur elle une ombre.

Info +

Les démons selon Karl Barth

«Les démons existent. On ne saurait contester leur existence, pas plus qu'on ne saurait contester celle du néant. Ils sont 'néant', et par conséquent ils ne sont pas rien. Mais ils n'existent que de la seule manière qui puisse leur revenir: improprement. Ils ne participent ni à l'être de Dieu, ni à celui de la créature, céleste ou terrestre. Car ils ne sont ni d'essence divine, ni d'essence créée. [...] Par ailleurs Dieu ne les a pas créés; ils ne sont donc pas de nature créaturelle. Ils n'existent que parce que Dieu, en s'affirmant et en approuvant la créature, les renie, leur dit non.»[2]

Cette thèse de Barth est parfois reprise, y compris par des théologiens se réclamant de l'aile évangélique. C'est le cas du baptiste charismatique anglais Nigel Wright, qui se définit comme un «réaliste non ontologique» (*non ontological realist*), c'est-à-dire qu'il refuse d'accorder une substance ontologique aux démons, sans pour autant contester leur réalité. D'après lui, ils sont réels, mais ils n'ont pas de substance, ils n'ont pas d'être.[3]

1 *Ibid*. p. 241.

2 *Ibid*. p. 240s.

3 N. Wright, *A Theology of the Dark Side: Putting the Power of Evil in Its Place*, Carlisle, Paternoster, 2003.

La personnification

L'écrivain et anthropologue René Girard a aussi présenté une thèse originale, en phase avec son anthropologie et sa théologie globales: il fait de Satan la personnification du mécanisme des rivalités mimétiques qu'il a étudié dans ses nombreux ouvrages. Voir en Satan le mimétisme conflictuel présente l'avantage, selon lui, de ne pas minimiser «le principe de ce monde» sans le doter d'un *être* personnel[1].

D'autres encore nient l'existence personnelle des démons, mais retiennent l'idée du «démoniaque». Ce démoniaque serait à l'œuvre dans les organisations et les structures de nos sociétés: les gouvernements corrompus, les dictatures, les sociétés puissantes dominant l'économie mondiale et contrôlant la vie de milliers de personnes. Selon cette interprétation, les «autorités», «dominations», «puissances», «trônes», «souverainetés», etc. dont parle l'apôtre Paul (Ephésiens 1.21; 6.12; Colossiens 2.15) ne seraient pas des puissances angéliques maléfiques mais les pouvoirs politiques oppressifs, les structures sociopolitiques ou les idéologies qui asservissent les hommes, comme les traditions, les conventions, les lois, les institutions, les religions, etc.

A méditer

Une fausse alternative?

On tend souvent à poser l'alternative: le diable, symbole ou réalité. Mais les deux ne sont pas nécessairement exclusifs l'un de l'autre. Napoléon, Hitler, Staline, Che Guevara, etc. sont des symboles tout en étant des réalités.

1 R. Girard, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, «Biblio Essais», Paris, Grasset, 1999, p. 69.

Analyse

Refouler la croyance au diable et aux démons, les nier ou refuser de parler d'eux est une tentation d'intellectuels ou de croyants agacés par les extravagances d'une certaine religiosité populaire. Ils manifestent une prudente réserve à l'égard de la religiosité «naturelle», «païenne», avec son goût pour le sensationnel, le spectaculaire, les manifestations tangibles de puissance. Excédés par la crédulité d'autres chrétiens ou par une certaine forme d'obscurantisme de la religion populaire, ils ont tendance à «jeter le bébé avec l'eau du bain». En réaction contre ceux qui parlent du diable et des esprits de manière extravagante, ils n'en parlent pas du tout, sont parfois gênés par les textes bibliques qui y font référence, et certains vont jusqu'à nier leur existence (en tout cas comme êtres réels).

Ceux qui nient la réalité du diable et des démons font encore remarquer que cette croyance a pour conséquence de saper la responsabilité humaine: le discours de diabolisation contribue à évacuer la notion de responsabilité personnelle au profit des démons et mauvais esprits. Le démon serait ainsi un alibi que nous fabriquons afin de nier nos échecs: nous projetons sur un «démon de service» nos erreurs, nos inconséquences, nos péchés, nos choix irresponsables, ou encore ce qui est simplement le fait de hasards malheureux.

Dans certaines cultures – animistes ou magico-religieuses en particulier –, un fort lien est établi entre les maladies, échecs, soucis, problèmes, difficultés, malheurs, etc. et l'influence de forces spirituelles mauvaises. L'homme est comme un jouet ballotté entre les mains de forces négatives et positives. On considère que tout ce qui arrive de désagréable vient d'un autre qui, ayant recours aux puissances surnaturelles, vous empoisonne, vous envoûte, mange votre âme. L'autre, en l'occurrence, peut être un voisin jaloux, un collègue de travail, voire un membre de la famille. L'intellectuel africain John

Mbiti écrit: «En Afrique, d'une façon générale, les maladies et autres malheurs ou maux sont automatiquement attribués à la méchanceté et au *kenbwa*[1]. Aux médecins traditionnels (sorcier, guérisseur…) de découvrir la cause du mal, celui qui est responsable, de diagnostiquer la nature du mal et lui appliquer le traitement et les moyens pour empêcher une récidive.»[2] Le mal est toujours vu comme exogène, dû à des causes extérieures. L'individu est voué à la méchanceté d'autrui. Il doit donc se défendre, se protéger. La persécution maléfique apparaît comme une fatalité, un destin. Cette croyance a pour conséquence une déresponsabilisation de l'individu, pris dans une logique «persécutive». Le rejet de la croyance au diable ou aux démons serait par conséquent bienfaisant et libérateur, dans la mesure où il oblige les hommes et les femmes à prendre leur destin en main, à assumer leur liberté et leur responsabilité.

Cette critique a certainement sa part de vérité. Cependant, il faudrait s'assurer de ne pas confondre les démons d'une certaine religiosité populaire avec ceux dont parle l'Ecriture. C'est en effet souvent une caricature de Satan qui est rejetée: figure habillée en rouge, avec cornes, fourche, queue, etc. Ou encore un être pratiquement tout-puissant, responsable de tout ce qui se passe dans le monde et dans nos destinées individuelles, une sorte «d'anti-dieu» ou de «contre-dieu», c'est-à-dire l'exact opposé «naturel» à Dieu. Or – nous l'établirons –, tout en affirmant la réalité du diable et des démons et leur interférence avec les affaires de ce monde, la Bible maintient aussi la responsabilité de l'homme, appelé à être partenaire d'alliance de Dieu et à répondre de ses actes et choix. En outre, contrairement à ce qu'en peut dire K. Barth, elle classe le diable et les démons dans la catégorie de créatures, d'anges déchus, soumis à la souveraineté du Seigneur, évitant ainsi toute perspective dualiste ou manichéenne.

1 Ou quimbois, activité du quimboiseur, c'est-à-dire du guérisseur traditionnel.

2 J. Mbiti, *African Philosophy and Religions*, New York, Anchor, 1990.

Info +

La vision du monde

La vision du monde est le système de pensée que nous développons pour expliquer le monde autour de nous et les expériences que nous en faisons. Il s'agit en quelque sorte des lunettes au travers desquelles nous le regardons. C'est l'ensemble des présupposés ou des affirmations que nous tenons, consciemment ou non, sur le monde. C'est une grille de lecture qui nous permet de l'organiser, de lui donner sens.

Pour le sujet qui nous concerne, certains ont une vision du monde plutôt «rationaliste», d'autres plutôt animiste (ou magico-religieuse).

Selon une des affirmations fondamentales de l'animisme, tout ce qui existe dans le monde – que ce soient les humains, les animaux, les végétaux, les minéraux, etc. – a part à la même puissance spirituelle. Différents termes sont utilisés pour désigner cette puissance, qui est une sorte de fluide comme l'électricité. Le terme le plus connu est probablement celui de *mana*. En elle-même, cette source de pouvoir n'est ni bonne ni mauvaise. Elle est neutre, tout comme l'électricité qui peut tuer quelqu'un ou servir à éclairer une pièce. Tout dépend de l'utilisation qui en sera faite.

En plus de cette croyance de base, l'animisme croit qu'il y a des forces (appelées esprits, démons, *djinns*, etc.) à l'œuvre, impliquées dans tous les aspects de la vie. Elles peuvent être soit bonnes, soit mauvaises. Elles sont à l'origine de certains maux: maladie, fléau, accident, catastrophe, mort, etc., mais aussi de certaines bénédictions: succès, guérison, etc.

Contrairement à une affirmation teintée de «scientisme», la croyance à l'intervention surnaturelle dans les affaires humaines n'est pas nécessairement le fait d'une vision du monde primitive ou préscientifique. Elle faisait partie de celle des écrivains du Nouveau Testament, et celle-ci ne peut être qualifiée purement et simplement de mythique. En effet, toute compréhension religieuse du monde

accepte la notion d'intervention divine dans le cours des événements. Il faut simplement accepter l'idée que la vision du monde biblique corrige la vision du monde occidentale, notamment sur la question des démons. Beaucoup de théologiens capitulent trop rapidement devant l'impérialisme «scientifique». Walter Wink écrit ainsi: «Il est impossible pour la plupart d'entre nous de croire en l'existence réelle des pouvoirs angéliques ou démoniaques, comme il est impossible de croire aux dragons, aux elfes ou à une terre plate.»[1] Il démythologise alors les pouvoirs en y voyant la quintessence des systèmes sociaux, des structures politiques et institutions perverses ou encore des forces psychologiques.

Il convient de rappeler les limites de la science et de circonscrire correctement son domaine de compétence. La question de l'existence des démons ne dépend pas de l'observation scientifique mais de la révélation divine et de l'expérience humaine (malgré l'ambivalence de celle-ci). Le verdict de l'Ecriture est, nous le verrons, unanime: Satan et les démons existent.

Il n'y a pas, à ce niveau, des écoles de pensée s'opposant au sein de la révélation biblique. En outre, les explications purement rationalistes ou naturalistes ne suffisent pas à rendre compte de certaines formes de mal dans le monde: les génocides (Auschwitz, le Rwanda…), les atrocités commises pendant les guerres (meurtres d'enfants, éventrations de femmes enceintes, actes horribles de torture – parfois sophistiquées – et de barbarie, etc.). Ces faits témoignent de l'existence d'une puissance, d'une profondeur et d'une ampleur au-delà des possibilités de l'homme, conduisant l'humanité à la destruction.

Le philosophe français et ancien ministre de l'éducation nationale Luc Ferry, qui se présente pourtant comme athée, déclarait après une profonde réflexion sur la réalité du mal dans notre monde:

1 W. Wink, *Naming the Powers*, p. 4.

> Tout bien pesé, je me demande si la théologie, là encore, n'avait pas atteint une vérité autrement plus profonde que celles de nos discours contemporains, en dénonçant la «méchanceté» dans une entité personnifiée, en attribuant la volonté de faire le mal comme tel à un sujet conscient… Je ne prétends pas que le mystère du mal fût par là dissipé, mais au moins était-il nommé et demeurait-il, même pour les non-croyants, une question. Baudelaire disait du Diable que sa plus belle ruse consiste à nous persuader qu'il n'existe pas. Tout donne à croire que cette ruse a marché, qu'elle nous a convaincus.[1]

Peut-être ceux qui nient l'existence du démon ou le considèrent comme une simple métaphore sous-estiment-ils l'intelligence et la ruse dont il est capable: l'apôtre Paul nous avertit qu'il se déguise en «ange de lumière» (2 Corinthiens 11.14).

Au demeurant, la vision du monde occidentale (naturaliste et rationaliste) est, d'une part, relativement récente et, d'autre part, confinée à une région du monde. En Asie, en Afrique, dans le Pacifique, etc., les hommes croient généralement à l'existence d'êtres spirituels mauvais à qui ils donnent différents noms. Finalement, le naturalisme occidental n'a jamais convaincu toute la population: la croyance à des esprits, au destin (astrologie), ainsi que les pratiques de divination, de spiritisme, de magie, continuent à habiter une large frange de la population occidentale.

A méditer

L'influence d'une vision du monde «scientifique» ou «sécularisteˮ sur la lecture de la Bible

La plupart des chrétiens affirmeront que c'est leur foi qui façonne leur vision du monde, qui constitue la grille de lecture au travers de laquelle ils lisent le monde. Ainsi, ceux qui justifient

1 L. Ferry, *L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996, p. 96.

leur prudence à l'égard des phénomènes «démonologiques» mettront en valeur des thèmes bibliques en accord avec une vision du monde scientifique et sécularisée, tout en affirmant refuser le réductionnisme scientifique ou séculariste.

Le thème de la création a, par exemple, souvent été avancé pour fonder la légitimité de l'entreprise scientifique. Le monde a été créé par Dieu avec sagesse: l'ordre et l'harmonie de son fonctionnement peuvent être vus comme un témoignage et un reflet de la sagesse divine. Dieu a lui-même établi les lois qui régissent notre univers, lequel possède une sorte de «semi-autonomie» de fonctionnement. Une telle posture, tout en affirmant l'immanence divine, sera soucieuse de faire une place conséquente aux causes secondes, à la responsabilité humaine, aux lois de la nature que le savant peut découvrir et analyser. Elle fera aussi valoir que notre statut de créatures implique l'existence d'un organisme corporel ainsi que d'un organisme psychique avec leur appareillage propre; l'irruption du péché dans le monde fait que ces appareillages peuvent être altérés, d'où l'existence des maladies physiques et psychiques. La réalité des maladies psychiques rendra donc prudent à l'égard de la «possession démoniaque» comme explication principale de certains dysfonctionnements repérables chez des êtres humains.

Qu'en est-il alors des démons, de leur réalité, de leur action? On peut avoir l'impression que cette posture a parfois peine à justifier, sinon leur existence, du moins leur activité dans le monde des hommes. Que font-ils concrètement? En quoi et pourquoi leur action est-elle si radicalement différente aujourd'hui de celle observée à l'époque du Nouveau Testament? N'a-t-on pas tendance à circonscrire leur action au niveau de l'intelligence humaine (aveuglement, séduction intellectuelle) ou au niveau de l'intériorité (tentation, affliction spirituelle, accusation)? Les chrétiens adeptes d'une telle posture ne risquent-ils pas d'être des «a-démoniens» pratiques (de même qu'il existe des athées pratiques?)

MAIS DÉLIVRE-NOUS DU MAL...

Alain Nisus

Satan et les démons: une réalité à combattre? Les uns pensent qu'ils n'existent pas, les autres leur attribuent une présence et une action constantes dans la vie des humains.

Qu'en dit vraiment la Bible? Et s'ils sont réels, sommes-nous appelés à les combattre? Quand? Comment?

Ces questions, beaucoup se les posent. Pour certains, la réponse est évidente, mais ils se basent essentiellement sur leur expérience. Or, l'expérience peut-elle déterminer la doctrine?

Avec l'ouverture et l'équilibre qu'on lui connaît, Alain Nisus a voulu fournir dans ce traité de démonologie biblique une information sérieuse, tout en restant accessible et concret. Une approche très utile.

Alain Nisus a exercé le ministère pastoral durant une dizaine d'années avant d'occuper la chaire de professeur de théologie systématique et le poste de vice-doyen de la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine. Docteur en théologie, il est l'auteur et le directeur de publication de plusieurs ouvrages.

LA MAISON DE LA BIBLE
UN AUTRE REGARD SUR LA VIE

CHF 19.90 / 17.90 €
ISBN 978-2-8260-3563-3
9 782826 035633